

Un Chapitre des Troubles a Tignish

L'Année des "Constables"

C'était vers la mi-février 1844. Il était neuf heures du soir. Un manteau de neige de deux pieds d'épaisseur couvrait la terre. Il n'y avait pas une haleine de vent. Le temps était fin et clair comme une vitre. On entendait les arbres craquer sous l'effet de la gelée. La lune était à son plein, et dans sa course majestueuse, inondait la terre de ses rayons argentins. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on distinguait, ça et là, aux fenêtres des maisonnettes, la pâleur de la lampe accrochée au manteau de la cheminée et nourrie au moyen d'huile de morue—la paraffine n'étant pas encore en usage dans ces temps-là.

Toute la famille était à la maison. Le père, dans le grand fauteuil qu'il avait confectionné de ses propres mains, était assis près de l'âtre au fond duquel pétillait un grand feu alimenté par du bois d'étable, et fumait une pipe du tabac qu'il avait récolté dans son jardin. Assise près de lui, dans sa petite berceuse sortie du même atelier que le grand fauteuil, était la mère qui tricotoit. Le vieux et la vieille s'entretenaient des temps sombres par lesquels on passait et des misères auxquelles on était en proie à cause des persécutions incessantes des propriétaires. Les enfants, au nombre de sept, moins soucieux des inquiétudes qui devaient la vie, occupaient le reste de la maison qui était toute d'une pièce. Les plus jeunes s'amusaient à des jeux d'enfants. Les deux plus grands garçons, forts et robustes, aiguisaient leurs haches sur la meule et racontaient leurs vaillances à couper du bois ou à battre le grain au fleau. Les deux grandes filles, la plus vieille devant se marier après le carême avec un garçon du village, étaient toutes deux occupées à fêter de la filasse pour une pièce de toile de trente verges que la mère devait ourdir dans quelques jours. Tout en faisant jouer la marchette, les deux jeunes filles chantaient ensemble, tantôt une chanson à fouler, tantôt une chanson d'amour.

Soudain le cri perçant du *borgo* (porte-voix) se fait entendre de la cabane des sentinelles postées dans le portage à McNeill. Depuis le commencement des troubles deux hommes, à tour de rôle, occupaient cette cabane, le jour et la nuit, et chaque fois que quelque étranger arrivait, ces sentinelles donnaient l'alarme en faisant retentir l'air de l'écho de leur porte-voix, et ces étrangers, quels qu'ils fussent, étaient arrêtés sur la route et obligés de rendre compte de leur mission. En moins d'un quart-d'heure les porte-voix se faisaient entendre dans toutes les parties de la paroisse et tout le monde, hommes, femmes et enfants était sur pied, les uns armés de bâtons, d'autres de fourches de fer ou de haches. Tous, au nombre de près de trois cents, se rendirent à la croisée des chemins devant la porte à Firmin Julien. Presqu'en même temps arrivèrent les officiers de la loi qui venaient déterminés de faire main basse sur les propriétés de plusieurs habitants contre lesquels ils avaient des mandats de saisie et de faire prisonniers plusieurs autres personnes contre lesquelles ils avaient des warrants—entre autres, le grand Hubert, le grand Jos. Corny, le petit Mik, etc. Ces émissaires étaient au nombre de seize: le grand shérif Bearsto, le député shérif Warburton, et quatorze constables, en train; deux hommes chaque traine.

Arrivés à la croisée des chemins, la foule qui était déjà arrivée là, les attendait et leur barra le chemin. Le député shérif venait le premier. Arrêté par la foule, il commanda, au nom de la loi, qu'on les laissât passer. Personne ne fit cas de ses paroles. Alors se tournant vers le grand shérif qui venait après lui il cria: *pass me your pistol*. A peine avait-il prononcé

ces paroles que son cheval tomba comme un corps mort. La grande Nannette à Bélone, une des femmes qui était venue avec les autres pour défendre ses foyers s'était armée d'un rondin sur le bûcher à Firmin, et d'un coup porté entre les deux oreilles du cheval du député shérif, abattit l'animal qui, les yeux hors de leurs orbites, resta étendu comme un corps mort sur le chemin.

Le député shérif et ceux qui l'accompagnaient, voyant qu'ils étaient déjà si mal menés par une femme, et prévoyant ce qui leur arriverait si les hommes se mettaient de la partie, entreprirent de jouer au plus fin, et demandèrent piteusement qu'on les laissât passer; qu'ils s'en allaient chez un ami de leurs connaissances à l'autre bout du village, et qu'ils ne porteraient noise à personne.

La foule sans se fier à ces promesses forcées et avec le dessein bien arrêté de les suivre de près, se rangea de chaque côté du chemin; et ces lâches qui, il n'y avait qu'un instant, menaçaient de mettre tout à feu et à sang, furent permis de passer, pour ainsi dire, sous ces fourches caudines, tel que jadis les Samnites firent passer les Romains vaincus.

Tandis que ceci se passait à la croisée des chemins à Firmin, Bruno à Moise Béjin et trois autres jeunes hommes avaient quitté la foule sans rien dire aux autres et étaient allés défaire le pont sur la rivière à Pierrette. Après avoir fait une ouverture d'une dizaine de pieds de large, ils allèrent se blottir à l'ombre des sapins sur le bord de la rivière en attendant le plongeon du cheval qui viendrait le premier. Mais en arrivant à l'ouverture l'animal arrêta tout à coup et se cabra. Les constables s'aperçurent vite du tour qu'on leur avait joué. Ils raccommodèrent tant bien que mal, à la hâte, ce casse-cou où on leur avait préparé un bain de février, et passèrent le pont, la foule étant toujours à leurs trousses.

Parmi ceux que les propriétaires persécutaient avec le plus d'acharnement était Jos. Buote de la Violonière. Plusieurs fois déjà, la loi était allée se casser le nez à la porte de cette habitation, et Jos. était toujours sorti sain et sauf, avec l'assistance de ses amis. Or, comme on n'ajoutait aucune foi à la promesse que venait de faire les constables—et on avait mille fois raison de ne pas les croire—une quarantaine des plus jeunes, arrivés au pont, descendirent la rivière sur la glace et se rendirent chez Jos. où tout fut mis en ordre, et préparé pour recevoir les constables d'une manière digne de leur mission, s'ils venaient. Ils vinrent en effet.

Le shérif, ayant un warrant pour prendre Hubert Gaudet considéré comme un des chefs du peuple, se servit du constable Archy McNeill qui connaissait bien le voisinage, pour lui désigner la demeure de Hubert. Mars celui-ci avait tout prévu. Il avait quitté sa maison; avait envoyé sa famille à la maison voisine et s'était lui-même rendu chez son beau-frère, le petit François, où il riait du plus bel en voyant passer ceux qui le cherchaient et qui étaient loin de s'imaginer que leur homme fut si près d'eux. Parvenus à la maison de Hubert, les officiers de la loi trouvèrent visage de bois. Ivre de colère de se voir ainsi jouer sur tous les points, ils décidèrent de faire un dernier effort, et à grand train, prirent le chemin de la Violonière. Mais quelle ne fut pas leur surprise en arrivant près de la résidence de Joe Buote, de rencontrer une cinquantaine de jeunes hommes, bien armés, qui leur barrèrent le chemin, avec défense d'avancer plus loin. Les constables s'appuyant de leur autorité firent semblant de résister, mais le grand

Louis qui ne savait pas ce que c'était que la peur, s'avança comme général à la tête de ses hommes, tous armés. Il traça sur la neige une ligne avec un bâton et signifia aux constables que s'ils outrepassaient cette ligne ils feraient aussi bien de se préparer au grand voyage. Les constables constatant que ceux qui étaient devant eux n'allaient pas de main morte, rebrousèrent chemin; mais avant de se rendre chez leur ami ils firent voir la lâcheté des sentiments qui les animaient dans leur entreprise néfaste. Près d'arriver au lieu où ils devaient se mettre à l'abri, ils rencontrèrent un pêcheur de Caraquez—Paul Landry—qui était resté à Tignish pour y passer l'hiver en attendant son équipage qui devait venir le rencontrer au printemps. Paul s'en retourna bien tranquille de faire la veillée chez un voisin. Ces officiers barbares se voyant seuls—ceux qui les avaient poursuivis étant retournés à leurs domiciles respectifs—profitèrent de l'occasion pour se venger de la honte de leur défaite. Quatre d'entre eux saisirent Paul qui en vain protesta qu'il était innocent, le garrotèrent et le tirèrent prison-

M. JOSEPH BELLEVILLE

GUÉRI PAR

LES PILULES MORO

Il souffrait de Rhumatisme au cœur et de Dyspepsie depuis un an.

IL PASSE TROIS MOIS AU LIT.

Il est aujourd'hui en parfaite santé. Rien n'avait pu le soulager avant qu'il prit les Pilules Moro.

Nous avons reçu de M. Joseph Belleville, deux lettres que nous croyons aujourd'hui devoir publier, car nous pensons qu'elles intéresseront spécialement un grand nombre d'hommes qui souffrent et qui, comme M. Belleville, ne peuvent trouver aucun soulagement.

Ces lettres portent avec elles deux grandes vérités. La première, c'est qu'un homme pauvre peut souffrir inutilement s'il est laissé à lui-même ou entre les mains de médecins incompetents, et la seconde, c'est le grand bien que peuvent apporter les Pilules Moro en en faisant usage avec soin. M. Belleville raconte lui-même ce qu'il a souffert et le bien qu'il a retiré de notre traitement. Ses deux lettres méritent d'être lues avec soin et surtout son exemple d'être suivi. Que d'hommes qui souffrent pourraient se guérir en suivant nos conseils et en prenant les Pilules Moro.

En date du 17 mars 1902, voici ce qu'il nous disait: "Je vous envoie un mot parce que j'ai entendu dire que vous étiez bien habiles pour soigner les hommes. Il y a trois mois que je suis malade; j'ai été bien près de mourir et je me suis fait soigner par un médecin. Je suis tombé malade le jour de Noël, pour avoir pris du chaud et du froid. Le mal s'est déclaré du côté du cœur et il me faisait beaucoup souffrir. J'ai le bras, la jambe et tout le côté gauche très douloureux, et à des moments je souffre horriblement. J'ai beau me frotter avec toutes sortes de liniments, je n'ai pu encore m'apporter aucun soulagement. Mon manger ne digère pas et je crois que c'est là le plus fort de mon mal. Je suis aussi très constipé étant quelquefois six jours sans aller à la selle. J'ai tellement de douleurs que parfois j'ai de



M. JOSEPH BELLEVILLE, Paquetteville, Qué.

Les PILULES MORO, remède merveilleux pour le système nerveux, réveillent les facultés endormies et rendent la vitalité de la jeunesse aux hommes vieillissants avant le temps. Les hommes faibles trouveront en elles la joie des jours d'autrefois, et les hommes souffrants, soulagement à leurs douleurs. Pas un homme malade ne devrait désespérer; il y a toujours soulagement et guérison pour lui par les Pilules Moro. Les hommes qui ont essayé tous les remèdes imaginables pour ranimer leurs forces perdues et qui n'ont pas fait usage des Pilules Moro, n'ont rien fait pour leur santé. Les Pilules Moro se vendent chez tous les marchands de remèdes et sont aussi envoyées, sur réception du prix, 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. Les consultations gratuites pour les hommes se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de neuf heures du matin à sept heures du soir. Adressez vos lettres: COMPAGNIE MÉDICALE MORO, 1274 rue Ste-Catherine, Montréal.

nié jusqu'au lendemain matin, quand ils s'échappèrent avant l'aube du jour, emmenant avec eux le pauvre Paul qu'ils logèrent dans la prison de St. Eleonors, où il demeura jusqu'au printemps sans avoir pu réussir à faire entendre sa cause. Vers la fin de mai des personnes d'influence qui n'avaient cessé d'intercéder pour Paul depuis le jour de son incarcération réussirent à le faire mettre en liberté après qu'il eut passé l'hiver dans un état de souffrance qu'il n'avait pas méritée. A tantôt pour un autre chapitre. G. BUOTE

WHAT IS DYSPEPSIA? Qualms, nausea, longing for food yet dreading to eat. You may have the real thing, but Ferrozone will cure you like it did S. D. Huntington of Hamilton, who says "I frequently was attacked with such acute dyspepsia that I thought it must be heart disease. I used Ferrozone and got relief. I kept on using Ferrozone and was cured. My digestion is in perfect order and I can eat anything to-day." Nothing is as good as Ferrozone for dyspepsia and those bothered with weak stomachs. Price 50c. at druggists.

la misère à respirer. Je voudrais savoir si vous ne pourriez pas trouver de bons remèdes pour me guérir. Je ne voudrais pas dépenser mon argent pour rien, car je suis un pauvre homme, journalier et marié, et j'ai beaucoup besoin de gagner pour vivre. En attendant une réponse, je demeure

Votre tout dév. ué,
JOS. BELLEVILLE,
Paquetteville, Qué.

Les Médecins de la Compagnie Médicale Moro répondirent immédiatement à M. Belleville, lui disant que les maux dont il souffrait étaient dus au mauvais état de son sang et ils lui prescrivirent les Pilules Moro, croyant qu'en purifiant son système, elles lui feraient un grand bien. Tout en prenant du miel, M. Belleville continua à écrire du mois de mars jusqu'au mois de novembre, alors que nous recevions la lettre suivante que M. Belleville nous a demandé de publier:

"J'ai toujours été de mieux en mieux et je puis dire aujourd'hui que je suis parfaitement guéri. Les avis que vous m'avez donnés et les Pilules Moro que vous m'avez prescrites ont fait disparaître tous les maux et toutes les douleurs dont je souffrais. Je travaille en plein, je ne sens pas de mal nulle part et si jamais je reviens à avoir quelques douleurs, vous pouvez être certains que j'aurai recours à vous et à votre bon remède, car si je vis aujourd'hui, je vous le dois et je vous en remercie sincèrement. Les Pilules Moro ont fait pour moi plus que les autres médecines employées, elles sont certainement le grand remède pour les hommes."

JOSEPH BELLEVILLE,
Paquetteville, Qué.

Head office--WATERLOO, ONT. The Mutual Life of Canada.

—IS NOTED FOR—

- (1) Economy in management, resulting in low ratio of expense.
- (2) Great care in selecting risk, resulting in low death rate, and
- (3) First class investment resulting in large income from interest.

Three potent factors, producing very satisfactory dividends for its policy holders.

The interest income has exceeded the death claims since organization by many thousands of dollars.

It has made a greater net gain in Canadian business in force during the past five years than any other company doing business in Canada.

J. O. ARSENAULT,
MANAGER FOR P. E. ISLAND.

Office Y. M. C. A. Building Charlottetown

McDonald's Condition Powders

There is no better Blood Purifier or Nerve Tonic in the world. Every package is guaranteed. Put up in full pound packages. Price 30 cents. The ordinary so-called condition powders are put up in half pound packages and sold without guarantee at 25c. a package. McDonald's Condition Powders are put up in full pound packages and are fully guaranteed, and sell only at 30c. a pound. See?

McDonald's Drug Store, Water Street, Summerside, is headquarters for Pure Drugs and Veterinary Remedies.

JAMES MacDONALD, D. V. S.
Summerside